

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

L'ENTOMOLOGISTE

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Entre toutes
Âpre monde
Pur sang
L'Homme peuplé
Plateau
Orphelines
Buveurs de vent
Glaise

FRANCK BOUYSSSE

L'ENTOMOLOGISTE

Édition revue



VOIR DE PRÈS

Cet ouvrage a été précédemment
publié aux éditions Lucien Souny
en 2008.

© 2025, Librairie Générale
Française.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-875-4

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

CHAPITRE 1

Le vert tendre de la mante religieuse se découpait sur la feuille rouge sang du coléus. Chacune des parties de son corps ressemblait à des scalpels capables de découper la matière. Parfaitement immobile dans son vivarium, elle ne perdait rien de ce qui se passait, chacun de ses sens en éveil, tel un fauve sûr de sa force.

Le jeune homme reposa son stylo, hypnotisé par l'animal. Il se demandait à quoi la bestiole pouvait bien penser à cet instant. En vérité, l'insecte se moquait pas mal du visage

déformé par l'épaisseur du verre : il avait senti un mouvement, d'abord imperceptible, puis de plus en plus net, comme d'infimes vagues dans l'espace qu'il était le seul à percevoir.

Les pattes antérieures relevées, la mante semblait perdue dans une prière démoniaque, ses antennes frémissaient à peine, intégrant avec exactitude la modification de son univers.

Le garçon ne bougeait toujours pas. Il confrontait la justesse de ses traits matérialisant l'insecte sur la feuille de papier avec le modèle vivant. Il pensait qu'il y était parvenu, avant de relever la tête, puis sa main gauche s'était crispée sur le papier, le froissant lentement,

jusqu'à l'emprisonner dans sa paume. Il était persuadé que la mante souriait, sans pour autant se moquer de lui, il s'agissait plutôt d'un sourire complice entre deux prédateurs complices, chacun à sa place, dans son propre univers maîtrisable.

Une feuille toucha le sol et se mit à bouger. Deux antennes graciles émergèrent bientôt, tâtant l'espace. La mante n'esquissa pas le moindre geste, attendant patiemment de voir apparaître le scarabée. Et puis elle se laissa tomber, fondit sur sa proie, l'agrippant avec force, sans espoir de fuite pour sa victime.

Retour à l'immobilité. Les puissantes mandibules s'étaient déjà enfoncées dans les élytres aux reflets délicats. Il ne fallut pas long-

temps pour qu'il ne reste plus rien du coléoptère, une poignée de minutes.

La mort était venue sans bruit dans le petit appartement baigné d'une lumière artificielle. Le mouvement ne semblait pas faire partie de cet espace clos. Les êtres vivants, quels qu'ils soient, étaient au diapason des objets et la pièce mansardée apparaissait comme un contenant dans lequel flottait l'*Adagio* de Barber.

La pièce principale était constituée d'une cuisine et d'un salon, simplement séparés d'un paravent formé de trois volets en contreplaqué. On se serait cru dans l'annexe d'un de ces dépôts-vente, en voyant le grand meuble en formica blanc, encadré de quatre chaises en paille. Le canapé

en cuir était l'unique objet qui avait dû avoir de la valeur, car ni la table basse laquée noire et partiellement écaillée ni la télévision et le magnéto-scope n'auraient pu trouver acquéreur dans une brocante, même pour l'euro symbolique. C'était comme si un sentiment de malaise planait dans la pièce, une sensation plutôt, que rien ne s'accordait, comme si ceux qui vivaient ici n'avaient rien à faire du cadre et, pour cette raison, ne se sentaient pas obligés de donner plus aux choses que ce qui leur était dû, un entretien régulier et sommaire.

La musique provenait d'une mini-chaîne hi-fi posée sur un tabouret. Les murs renvoyaient de multiples échos provenant de voyages anciens, assiettes décorées, ardoises

peintes, petites toiles sans signature. Voyages, un bien grand mot pour désigner ces excursions répétées à Lourdes. « Petits vertiges pour couillons », aurait dit quelqu'un qui s'y connaissait en voyage. Cet environnement ne ressemblait pas à un écrin. Chaque élément était utile, jusqu'aux souvenirs de Lourdes qui préservaient l'appartement et ses occupants de grands malheurs dont ils ne sauraient jamais rien.

Voilà ce que l'on pouvait observer, s'il était possible de faire abstraction des vivariums emplissant les espaces vides entre les meubles. On aurait dit des cubes de glace, dans lesquels des insectes se seraient laissé piéger dans un sommeil éternel, si le vacillement d'une antenne, d'une patte,

n'avait trahi la vie. Et le regard ne retenait que cela. Ces cubes translucides posés sur des tréteaux.

Cela faisait bien longtemps que le jeune homme n'était pas sorti de chez lui. Il n'en ressentait même pas le besoin. C'étaient les vacances et il était trop accaparé par ses expériences. Assis sur une chaise, il observait la dizaine de vivariums colonisant la presque totalité de la pièce principale de l'appartement, dont chacun était dévolu à une espèce particulière d'insecte. Les insectes, il les étudiait depuis qu'il s'était fait mordre par des fourmis rouges alors qu'il somnolait sur l'herbe du parc. Il devait avoir huit ans. Il n'avait rien senti sur le moment, ça ne l'avait même pas réveillé. Ce fut plus tard, lorsque

le poison s'était insinué en lui, qu'une douleur sournoise l'avait envahi. Ses cuisses et son dos s'étaient recouverts de pustules. Il avait dû son salut à sa mère qui l'avait trouvé ainsi, sans réaction. Prise de panique, elle avait conduit son fils aux urgences de l'hôpital le plus proche, où l'on avait détecté son allergie. Tout son corps s'était mis à gonfler comme une montgolfière nourrie à l'hélium. Il s'en était sorti de justesse. Sa vie n'avait tenu à rien, à sa mère venue le chercher pour faire ses devoirs. Quelques minutes de plus et c'en aurait été fini de Lucas.

Il se remémorait souvent cet épisode qui aurait pu être tragique. Des années plus tard, il n'avait pas l'impression de l'avoir réellement vécu,

un peu comme s'il avait été le spectateur de sa propre désagrégation, comme s'il acceptait que rien ne survivrait au-delà de l'enfant. Le néant l'avait appelé et il était demeuré à la porte.

Lucas. Sa mère l'avait prénommé ainsi parce qu'elle avait aimé une chanson de Suzanne Vega datant des années 1980. Il s'en était accommodé sans réaliser qu'un simple prénom puisse représenter un transfert de douleur. Un rappel incessant aussi. Elle avait fait ce qu'elle pouvait, mais ce n'était pas suffisant pour un enfant. Tout était joué depuis longtemps. Elle avait tenté de lui transmettre un amour qu'on ne lui avait jamais donné et cet amour maladroit s'était mis à déborder du petit corps

malingre, un peu comme une greffe rejetée par un receveur inadapté. Lucas n'avait jamais compris que le désir de possession de sa mère était en réalité une forme d'amour. La plus destructrice de toutes. Il s'était toujours senti malade, souffrant du mal d'être en vie. Très tôt, il s'était mis à réfléchir, à chercher du sens. Elle ne l'avait jamais aidé. Ses réactions désordonnées reflétaient son impuissance à instiller de la vie dans l'existence de son garçon. Au début, Lucas s'était laissé entraîner, sans vraiment savoir où sa mère voulait en venir. Avec le recul, il pensait qu'elle avait voulu se racheter de fautes qu'elle n'avait pas commises et c'était pire que tout. Elle se sentait responsable des morsures